

Noël en juillet

Louise Bombardier

Number 66, Winter 1996

Contes urbains 1994-1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bombardier, L. (1996). Noël en juillet. *Moebius*, (66), 65–81.

Noël en juillet

Louise Bombardier

Au moment où je vous parle, nous sommes deux filles dans cette maison. Ma sœur Pit Bull et moi. On a également une mère prénommée Miami. On a déjà eu un père, mais bon... un jour, il y a très longtemps, il est mystérieusement disparu. C'est du moins ce qu'on nous a raconté.

Pour l'heure, je vous parle d'un soir d'été particulièrement torride. Une canicule poisseuse en plein centre-ville à l'orée d'un des piliers de ciment du pont Jacques-Cartier. Notre maison de crépi blanc ressemble à un gâteau de noces très kitsch, à une villa de starlette hollywoodienne, ou peut-être à la maison de la veuve d'un petit mafioso de Miami.

Ma mère donne dans le «tropical».

Le fleuve Saint-Laurent coule ses eaux brunes sous nos fenêtres à volets peints «rose Kennedy».

Ma mère est bronzée à l'année. On ne voit jamais une marque de maillot sur sa peau. Sa peau se parchemine, mais on voit qu'elle a été belle. Et elle veut que ça se sache.

Moi je suis l'aînée et ma mère envie ma relative jeunesse. J'ai 28 ans. Je suis une «maigre habitée» comme disait l'Autre. J'ai des rondeurs aux bons endroits et ça fonctionne comme aimant.

Ma mère me jette en appât aux prédateurs du show-business. C'était son rêve à elle de devenir une star. Moi je suis plutôt du genre coincé. Ça me donne l'air lascif à cause

de ma longiligne silhouette et de ces satanées rondeurs aux bons endroits.

Ma mère m'achète des robes très déshabillées, et elle jouit du regard que les hommes coulent sur ma personne.

Comme si j'étais un prolongement de son propre corps. Elle sourit quand on me baise et s'envoie des cocktails derrière le corsage.

Elle veut que je fasse l'actrice à cause de ma chair pulpeuse et de mes très grands yeux de génisse effarouchée. Je suis « prédestinée » dit-elle.

Il y a des années qu'elle a transformé notre salon familial en bar tropical branché. Et tout ce que la colonie artistique compte de fêtards se retrouve chez nous à dériver jusqu'à l'aube.

Notre chambre à Pit Bull et à moi est contiguë au bar-salon. Un simple rideau de perles les sépare.

Ma mère est une groupie-née. Elle se repaît de vedettes au lieu de nourriture. Elle ne mange jamais ou juste assez pour ne pas s'évanouir. Le reste du temps elle boit. Et me téléguidé du fond de son ivresse vers les voluptés cyclothymiques de ses acteurs-vedettes avinés et chimiquement altérés.

Ici on fête Noël : il est minuit et vingt le 13 juillet 1995. Comme à tous les mois de juillet, ma mère fête Noël. En fait, depuis la disparition de mon père. À ce qu'on m'a dit. Je devais avoir cinq ans à cette époque. Mais déjà c'était la guerre entre Miami et lui. Pit Bull est le dernier enfant de cette guerre. Pour peu que je me souviene, mon père était un homme humble, effacé, un « manuel » désargenté, qui a construit toute cette maison de ses mains. Ma mère le traitait de provincial, d'habitant, d'arriéré mental. Il savait tout faire de ses mains mais ma mère défaisait derrière. Après sa mystérieuse disparition – jamais élucidée – « Votre père nous a quittés, le sans-cœur », elle a tout fait refaire à son goût. Et depuis elle l'a sa maison kitsch et son Noël en juillet.

Ça réveillonne ferme dans le bar. Un Noël à la Miami, vu qu'elle déteste l'hiver, qu'elle passe d'ailleurs à Miami (City). Le faux sapin blanc clignote de toutes ses ampoules violettes. Le ventilateur charrie glaçons et cheveux d'ange, l'âne et le bœuf halètent, dégoulinant sur l'enfant Jésus, à l'ombre de leur crèche il fait quand même 34^o, avec l'indice

humidex sûrement 41°. Ça ne doit pas tellement les changer de leur pays d'origine.

Bing Crosby et David Bowie chantent Noël en duo, en croonant à qui mieux mieux... PARAPAPAMPAM PARAPAPAMPAM... Volume au max.

Le parapapampam est repris en chœur par toute l'assemblée, bêlé plutôt, avec la navrante assurance des gens trop saouls.

Au milieu de l'horreur, Pit Bull et moi on fait semblant de dormir – comme d'habitude – (on déteste Noël en juillet, on déteste les partys de Miami). On se cramponne au sommeil dans notre lit tout blanc à dimension nuptiale, coiffé d'un ciel de lit dégoulinant de tulle ajouré. La couche virgine par excellence.

Pit Bull est plus noire qu'un oursin et c'est vrai qu'elle pique à mort. Sa morsure est fatale. Elle expédierait en enfer quiconque se risquerait à la toucher. Elle est née comme ça, sourde, muette et en colère. Miami avait bien tenté de la nourrir au sein à l'époque de son retour à la terre, mais ma petite sœur lui a presque arraché le sein dans sa fureur, ses gencives nues ont lancé un éclair, on aurait dit deux lames de rasoir ensanglantées, et ce fut la genèse d'une longue suite de chirurgies esthétiques pour ma mère.

Depuis ce jour, elle est terrorisée par sa fille et c'est moi, son aînée de trois ans, qui ai écopé de l'entretien du monstre.

Je me suis attachée à elle – elle s'est attachée à moi –, je suis le seul être vivant qu'elle aime. Elle est un peu comme mon enfant-revolver, j'aime les enfants, je l'aime, et personne n'ose m'approcher quand elle se trouve dans mes parages. Mais elle a cette mauvaise habitude de me coller dans le dos par derrière quand je marche, ses pas s'imbriquant aux miens. Quand on se couche dans notre immense lit commun – et on passe la majorité de notre temps au lit – elle se coule toujours par derrière moi et s'endort le nez dans mon cou.

Elle est aussi extrêmement jalouse. Donc dangereuse pour mes amants. Enfin ceux que ma mère m'impose pour réussir. Après les avoir essayés elle-même ou à défaut. Elle offre ma jeune chair en pâture à son ambition. « Mangez-la, je vous la donne. » Pauvres tristes acteurs! Pauvres tristes producteurs! Ça me fait bien rire. Ils ont bien envie de tomber dans le joli guet-apens que leur propose ma mère,

mais je sais qu'ils pensent tous en me voyant si tant désirable: «Et ta sœur? Elle va rester là?» Moi ça m'arrange plutôt. Personnellement je suis dépourvue d'ambition.

Je pense toujours: «Je dors avec mon chien.» C'est pas si terrible. J'adore et les enfants et les chiens. Et ma sœur est les deux. Un chien enragé peut-être... mais les chiens enragés bon... ça s'apprivoise... la preuve! Alors quand ma mère m'envoie quelqu'un, je leur dis toujours: «Faites attention, soyez délicats avec moi, elle ne se réveillera pas, et vous verrez il n'y aura pas de grabuge.»

C'est le seul moment au monde où j'ai confiance en moi.

Une heure du matin. Enfer et hurlements à côté. Notre lit en tremble. Je me cramponne à ma sœur. Je la berce et lui chantonne dans l'oreille une mélodie apaisante. C'est moi-même que je berce. J'essaie de nous sauver de la violence ambiante. J'entends le rire d'hyène de ma mère dominer tous les autres. J'ai une bonne idée du tableau qu'offre ma mère. À cette heure, déjà trop saoule, elle fait de l'œil, de la jambe, se frotte, se vautre carrément sur les clients. Elle a déjà renversé son verre sur eux, fait semblant de s'évanouir à plusieurs reprises dans les bras de ses acteurs-fétiches.

Je sens, derrière moi, la pression qu'exerce ma sœur dans mon dos. Elle a beau avoir 25 ans, Pit Bull est une enfant. Et les enfants, il faut que ça dorme! Moi je n'y arrive pas. Trop bruyant et trop chaud. Le ventilateur à longues pales charrie des morceaux d'air chaud comme du coton humide. Mahalia Jackson, son cœur de gospel et le bar au complet hurlent Noël en juillet, dans une espèce de transe tropicale. Ce n'est pas ça Noël! Noël est une fête d'enfants, Noël c'est doux, ça c'est du vaudou!!

La petite robe rouge très déshabillée qu'ils m'ont obligée à porter pour Noël me colle à la peau. C'est un ami de ma mère qui me l'a offerte en cadeau. Sur une suggestion de ma mère sans doute. Je leur ai dit: «Moi qui rêve d'être invisible, avec cette robe, je risque, au contraire, d'être extrêmement voyante!» Ils m'ont répondu: «Nous voulons que tu la portes tout de suite, afin que tout le monde puisse admirer ta beauté.» Je déteste cette robe. J'en ai marre de Noël en juillet, j'en ai marre de cette maison, j'en ai marre de ma mère! JE VOUDRAIS RENTRER CHEZ MOI! Je ne crois pas que je deviendrai adulte un jour. J'en ai marre

d'être couchée mais je ne veux pas pour autant me lever et faire partie de leur monstrueuse assemblée. Tous ces corps glauques s'affaissant les uns sur les autres me donnent la nausée.

À ce moment, ma mère écarte le rideau de perles, titube un peu puis finit par s'immobiliser en s'accrochant au cadre, elle n'oserait jamais s'approcher du « monstre ». Elle chuchote, la bouche pâteuse : « As-tu donné ses calmants à ta sœur ? »

— Hum hum...

Pit Bull gronde sourdement dans mon dos. On dirait un feulement. Je l'apaise de la main.

— Donc je peux t'emmener quelqu'un ?

Elle clignote des yeux d'un air lubrique.

— Ça dépend qui.

— C'est Boy Marquis. Il te désire ma chouette. Il aimerait beaucoup jouer avec toi.

— Ah vraiment ?

— Il trouve que tu as énormément de charisme.

— Ah oui ? Moi je trouve qu'il a l'air d'une brute. J'aime les gens vulnérables.

— Arrête de faire ta tête de mule ma chouette. Boy Marquis c'est Boy Marquis, c'est une offre qu'on peut pas refuser...

Et elle se met à rire, le corps arqué, comme une hystérique.

Au même moment Boy écarte le rideau de perles et sa haute silhouette un peu penchée s'encadre dans l'embrasure. Elle se frotte contre lui avec un petit rire idiot.

Je me répète : « N'oublie pas que tu es censée être chanceuse, Boy c'est LE SEX-SYMBOL par excellence. » Il est passablement altéré mais bon, il faut bien l'avouer, c'est quand même une belle bête.

Il se jette sans préambule sur moi et commence à me peloter en ricanant stupidement. Pour lui je ne suis qu'une belle côtelette bien juteuse. Ma mère nous observe, la langue dardée et humide, écrasée au fond du vieux fauteuil-crapaud, les jambes jetées sur l'accoudoir, la robe relevée,

la main baladeuse, un sein de silicone trop parfait pointant hors de son corsage.

Ma sœur se met subitement à grogner de manière inquiétante dans mon dos.

— Hey, hey, dit Boy en se relevant. Qu'est-ce qui s'passe ici ?

— C'est ma sœur. Elle mord. Arrange-toi pour ne pas la réveiller.

— Ah bon, dit-il, l'œil un peu bovin.

Et là il se met à me caresser vraiment convenablement, la bête s'humanise, les violons sortent des bosquets, comme s'il jouait devant une caméra un personnage d'amoureux transi. Il est vraiment bon. Il va gagner un prix pour ce rôle à coup sûr.

Le pire c'est que je commence à y prendre plaisir. Ma mère aussi évidemment.

Mais moi, contrairement à elle, je veux lui cacher mon plaisir. C'est un carnassier, un prédateur, si je lui montre que je prends mon pied, l'ogre va bouffer la petite souris. Je deviens tout à coup toute molle, je ronfle un peu la bouche ouverte, je laisse couler un peu de salive sur le côté, endormie catatonique au milieu du repas du fauve. Il s'aperçoit aussitôt que je lui ai faussé compagnie, se retourne vers ma mère, l'air ahuri d'un enfant qui vient de casser son beau jouet tout neuf : « Qu'est-ce qu'elle a ta fille ? »

— Ma fille a jamais eu d'appétit.

Et ma mère termine avec Boy le repas auquel je n'aurai servi que d'apéritif.

Ensuite je me suis réellement endormie. Lorsque j'ouvre les yeux un peu plus tard, ils ont quitté la chambre, il fait toujours aussi torride, c'est toujours Noël en juillet dans le bar, mais maintenant ils sont en pleine décadence païenne, ils ont mis James Brown et ça s'éclate de l'autre côté du rideau de perles.

Ma sœur dort, toute poisseuse, dans mon dos.

Je suis ankylosée jusqu'à l'os. Je décide de me lever et d'aller faire un tour à côté, en enfer.

À peine j'ai traversé le rideau de perles, je sens le corps de ma sœur s'imbriquer derrière moi.

— Qu'est-ce que tu fais debout ? Non, s'il te plaît, va te coucher, je vais juste me dégourdir un peu.

Je la repousse vers la chambre. C'est comme si je l'avais giflée. Elle s'immobilise, l'air effaré, une orpheline, une enfant sauvage.

— Va t'coucher, tout de suite !

Elle reste là, comme hypnotisée, un bloc de colère et de terreur. Elle fait peur à voir. Je la repousse dans la chambre et me sauve à grandes enjambées.

À côté, ma mère danse à moitié nue, debout sur le bar en forme de fer à cheval. Tous les autres convives se déchaînent en grappes un peu partout dans la pièce, sur la musique du Roi du Funk. Ils sont tombés les uns sur les autres : ça forme un grand tas, un dépotoir de Noël, les membres sens dessus dessous entrelacés de guirlandes, de papiers-cadeaux et de choux en cocarde au milieu du front.

Seul Boy est écrasé au bar, forcé de regarder ma mère s'abîmer pour lui. Quand il m'aperçoit, il se précipite aussitôt sur moi, comme si je défaisais un enchantement et me propose de m'enfuir avec lui.

— Un party complètement weird sur un ancien paquebot transformé en casino. C'est dans l'Vieux. Viens-tu ?

— Je n'aime pas tellement les partys.

— Viens donc, on étouffe ici.

— Ce sera pas facile, ma mère me fait surveiller.

— Viens me rejoindre dans la salle de bains.

Il se lève, se dirige vers la salle de bains.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté ma chouette ?

Ma mère, ivre morte, vacille sur place un moment, puis s'écroule au bas du bar. À moitié sonnée, les genoux en sang, elle tente de le poursuivre à quatre pattes.

Je me précipite à mon tour derrière Boy.

— Où allez-vous ? Laissez-moi pas toute seule !

Dans la salle de bains, Boy s'apprête à sauter par la fenêtre.

— Dépêche, dit-il.

Au moment où je vais pour basculer de l'autre côté, ma sœur s'interpose derrière moi, et d'une poigne de fer, me retient par la robe.

— Lâche ma robe !

On se débat un moment, ma sœur a les yeux injectés de sang, j'ai l'impression que ses canines s'allongent, elle plante ses dents dans ma robe, je lutte, la robe se déchire à l'instant où je vais sauter, le dernier tableau de famille qui s'imprime dans ma rétine est celui-ci : ma sœur Pit Bull, la gueule écumante, un pan de robe rouge entre les crocs, et, plus loin derrière elle, ma mère Miami à quatre pattes et à moitié nue, le visage tuméfié, une guirlande de Noël autour du cou... alors sans hésitation, je saute.

Quand on arrive dans le Vieux-Montréal, le paquebot-casino est tout illuminé, on dirait *La croisière s'amuse*. Il y a foule, le party bat son plein, la musique et le champagne coulent à flots, tout le monde est surexcité, déguisé en croupiers, mais version « érotique », enfin... quelque chose dans ce goût-là. Ma petite robe rouge mutilée, dévoilant mes seins et autres appâts, fait aussitôt sensation. À moins que ce soit la présence de Boy à mes côtés qui connaît tout le monde et que tout le monde connaît. Il me présente vaguement à tous ces gens et il en profite pour s'éclipser. Je me retrouve bientôt entourée d'admirateurs anonymes à la main fureteuse. Toujours le même cauchemar qui se poursuit.

Je fends la foule. « Excusez-moi... excusez-moi. »

Soudain je tombe nez à nez avec Daniel.

Daniel est un ancien amoureux de ma mère. Enfin... il en est peut-être toujours amoureux, mais maintenant il s'intéresse plutôt à son âme. C'est pourquoi ma mère ne s'intéresse plus à lui. Autrefois producteur et réalisateur, après un long épisode dans l'enfer de la drogue, il est ressuscité à 55 ans, impuissant, converti et repentant, il évangéliserait un arbre...

Comme d'habitude il a l'œil trop allumé, il a toujours l'air de léviter quand il marche, petit moineillon ascétique.

Je suis vraiment contente de le voir ici. Daniel est un peu un père pour moi. Même si je sais très bien que c'est ma mère qui l'envoie à ma poursuite. Depuis des années qu'elle le charge de me surveiller. Une sorte de détective à demeure. Mais mon doux geôlier, tu sais très bien que je ne

quitte jamais la maison. À cause du « monstre » et du danger qu'il représente.

— Tu n'aurais pas dû laisser ta mère toute seule avec...

— Je sais je sais... mais c'est la première fois... Noël en juillet et tout... j'en ai assez!

— Je comprends.

Daniel m'aime bien je crois.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta robe?

Hon c'est vrai, c'est lui qui me l'a offerte.

— Ah rien... tout le monde me colle après... mais qu'est-ce que j'ai!!

— Mais ma chérie t'es attirante À MORT...! Même un vieil ange impuissant comme moi se damnerait pour toi...

Il faut dire que c'est Daniel qui m'a dépuclée jadis... avec les bons vœux de ma mère évidemment. Je rends grâce à Dieu d'être tombée sur lui; même au plus profond de sa déchéance, Danie! fut toujours un être d'une grande délicatesse.

«Sortons d'ici», lui dis-je. On se fraye un bout de chemin à travers la foule. Certains profitent de la promiscuité pour poser leurs mains dans mes échantures. «Comment tu t'appelles?» On dirait que je les aime. Ça s'agglutine bientôt tout autour de moi. Je perds Daniel de vue. Je hurle son nom dans la cacophonie générale. J'étouffe. Je rêve de vol plané, je m'enrage soudain, je vois rouge, je hurle. «Mais laissez-moi!!!», je frappe, je mords, je griffe, je me sauve à quatre pattes entre les jambes des fêtards pétrifiés. Je cours, je cours... complètement affolée, je monte des escaliers, je me retrouve au sommet du bâtiment, l'ancienne cabine du capitaine je présume, je veux me jeter par la fenêtre entrouverte, ça sent le fleuve, le bateau tangué, je respire à pleins poumons en priant qu'il me pousse des ailes, m'en aller loin, fuir là-bas là-bas, fuir, taquiner le vertige...

Je grimpe sur le rebord de la fenêtre, et comme je vais pour basculer, on me rattrape par les jambes et on me tire brutalement sur le plancher des vaches.

— Mais laissez-moi... Laissez-moi partir!!!

J'éclate en sanglots... Quelqu'un me prend dans ses bras, je lève la tête et j'aperçois mon triste «sauveur»: un

jeune garçon d'environ 15 ans, visage d'enfant, imberbe, l'air d'un chaton de gouttière. Il sourit.

— Tu veux qu'on se jette à l'eau ensemble ? dit-il. Oui ou non ?

Il grimpe prestement sur le rebord de la fenêtre.

— On s'laisse emporter par le courant ?

Il balance dangereusement.

— J'adore avoir le vertige. Pas toi ?

— Oui, dis-je.

Il me tend la main.

— On saute ensemble ?

— Non.

— Tes désirs sont des ordres.

Il s'agenouille à mes pieds avec la souplesse d'un chat.

— Demande-moi n'importe quoi.

— Sauvons-nous.

— Avec plaisir.

Sous ses allures frêles, il cache des muscles d'acier, car il me soulève aussitôt dans ses bras et se met à dévaler les escaliers à une vitesse foudroyante.

J'aime à l'instant ce garçon-chat. Vif, silencieux, sournois. L'âme ramassée en coup de poing dans le regard.

Dans le stationnement, il choisit une voiture au hasard, crochète vivement la serrure, me demande si je sais conduire...

« Bien sûr que non... » Alors il me dépose aussitôt sur le siège du passager et s'installe au volant. Avant de démarquer il me dit : « Moi non plus. »

— Quoi, moi non plus ?

— Moi non plus je sais pas vraiment conduire... mais à deux on devrait y arriver.

Il démarre aussitôt avec de brusques hoquets – l'auto est à transmission manuelle –, le moteur cale, l'auto recule au lieu d'avancer, on emboutit la voiture arrière, puis celle de devant, mais on réussit finalement à sortir de l'enfilade.

Nous voilà au milieu de la nuit, roulant en zigzaguant dans les rues du Vieux-Montréal, puis maintenant sur le

pont, taquinant dangereusement les parapets, ce quatuor à quatre mains fait naître des sourires, toutes les raisons sont bonnes de se frôler en partageant ainsi le volant et les changements de vitesse. C'est vrai qu'on y arrive pas mal à deux. On quitte l'île en roulant à tombeau ouvert sur l'autoroute, la nuit est merveilleusement silencieuse, douce et calme, l'air du large, le vent, la liberté, toutes ces sensations pour moi inconnues jusqu'à ce jour me font à nouveau monter les larmes aux yeux, mais cette fois, de pur ravissement et un air tout simple me vient aux lèvres : « Ô sainte nuit, Ô nuit de paix... dans les cieux... l'astre luit... umum... tout repose en paix... »

Il joint sa voix à la mienne.

Je vis le plus beau moment de ma vie.

— J'aimerais conduire, lui dis-je. Prête-moi le volant.

On échange nos positions en rampant précautionneusement l'un par-dessus l'autre.

— J'aime ça quand t'es sur moi, me dit-il. Tu pèses presque rien.

Je m'installe au volant. Au début l'auto fait de petites embardées, mais rien de bien inquiétant. Je prends vite de l'assurance et je bénis la nuit.

Tout à coup une déflagration brise le silence.

— Qu'est-ce que c'est ? Une crevaïson ?

Puis tout de suite une seconde détonation, une explosion métallique à l'arrière, un sifflement aigu me déchire le tympan, puis le pare-brise éclate du côté du conducteur.

— Mais ils sont fous, ils nous tirent dessus !

— Je... je ne sais pas... vite, penche-toi sur le volant. Accélère.

J'aperçois par le rétroviseur les phares de la voiture qui monte derrière nous à une vitesse effroyable.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Tourne à droite là-bas. Vite.

La voiture est si près de nous que j'ai le temps d'entrevoir, dans le halo des phares, le visage de brute du conducteur, une vilaine face de lune blême, une tête de tueur à gages.

— Mais qu'est-ce qu'il nous veut !

— Accélère à fond, me dit-il.

Aussitôt dit, aussitôt fait, une cascade de pure merveille, pneus qui crissent, poussière qui se soulève, tête à queue, puis rétablissement de l'engin. Le sang me cogne à la tête. On roule maintenant sur une petite route secondaire, graveleuse et cahotante. À train d'enfer. On fait fuir un lièvre, on évite de justesse une famille de mouffettes, puis tout à coup, comme une apparition mythologique, un chevreuil fige devant nous, pris dans le faisceau des phares. Je hurle, donne un grand coup de volant et freine brusquement pour l'éviter. Mon jeune ami se fracasse le front contre ce qui reste du pare-brise qui finit de s'étoiler sous l'impact. Le moteur cale. On se trouve maintenant en plein bois.

— Hon ! tu saignes.

— Rien d'grave, dit-il en épongeant le sang qui coule de son front avec la manche de sa chemise.

— Bravo. Je crois qu'on l'a bel et bien semé, me dit-il avec un sourire.

— T'es sûr ? Mais pourquoi, pourquoi nous, c'est un fou ou quoi ?

— Tu trouves pas qu'on est bien ici parmi les arbres ?

Et c'est vrai. Comme dans un nid. Une espèce de prière me monte aux lèvres : « Mon beau sapin, roi des forêts, que j'aime ta parure... »

Le ciel commence déjà à s'éclaircir. Tout est silencieux, même les oiseaux se taisent, l'air de retenir leur respiration. Une paix absolue. Comme jamais je n'ai pu imaginer.

Il appuie son corps contre le mien et je crois bien qu'on s'est assoupis un moment ainsi, dans ce fourreau de tendresse, la tête contre l'épaule de l'autre.

C'est lui qui me réveille précipitamment, alors que le soleil est déjà haut dans le ciel et qu'il fait une chaleur de fournaise dans l'auto.

— Je dois rentrer à Montréal, je travaille dans quelques heures.

— Ah... Où tu travailles ?

— Sur le paquebot.

— Ah bon.

Il reprend le volant et je me laisse à nouveau griser par la route, sans penser à rien.

Quand finalement on gare notre voiture abîmée devant le paquebot silencieux, pour moi c'est clair que l'aventure se termine ici. Au revoir, ça m'a fait plaisir.

Il me dit: «Tu montes un moment? Il faut que j'me change, mais il me reste encore un peu d'temps.»

— Monter où?

— À ma chambre.

— T'habites sur le paquebot?

— Humhum.

Sa chambre... une minuscule cabine de bateau... un hublot à peine plus gros qu'un œil-de-bœuf... une chambre d'enfant. Je m'imbrique derrière lui, et l'embrasse dans la nuque. Je le sens frémir. Il m'entraîne doucement sur son petit lit-capitaine... Il me touche comme un enfant affamé devant un étalage de pâtisseries, sa petite langue me lape, petit chat curieux, il déballe toutes mes friandises, me les lèche, me les suçote, il rit comme à la foire, et moi aussi je ris, ronronne, j'ai de l'appétit, son minuscule pénis dressé pointe vers moi comme boussole vers le nord, on dirait un petit crayon impertinent, il m'excite... «Viens que je te taille avec ma bouche, petit crayon... ah petit crayon gicleur, viens ici que je t'attrape!» ... Le petit lit-bateau dérive, fait tanguer le paquebot géant... ouvrez les écluses, je n'ai plus de contours, que des ouvertures béantes... de l'air! Ah merci, petit fou d'écume, tu m'as déverrouillée sur ton lit d'enfant-capitaine et je pourrais tout quitter à l'instant même avec toi... sautons par le hublot, allons rejoindre la mer... «Il est né le divin enfant, jouez hautbois, résonnez musettes...» Il ne me vient au corps que des chansons de Noël, une merveilleuse jubilation d'enfant, comme il ne me souvient pas de les avoir jamais vécues.

Un peu plus tard j'ai envie de prendre un bain avec lui dans sa minuscule baignoire d'enfant, en forme de bateau.

— Mais on ne peut pas vraiment être deux là-dedans, lui dis-je en riant.

Les vêtements du jeune garçon trempent dans l'eau de sa petite baignoire, des uniformes de croupier j'imagine; y flottent aussi un petit canard de caoutchouc et un remorqueur de mer-jouet.

— Ah petit croupion, lui dis-je tendrement, en le caressant.

Je le sens un peu tendu.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est qu'il me reste plus beaucoup d'temps.

— Bon d'accord, laisse-moi t'aider, je vais tordre tes vêtements et nous faire de la place.

Au même moment on frappe durement à la porte de la cabine. La porte est presque soufflée hors de son cadre et un Hercule démesuré se matérialise à l'intérieur de la petite chambre-cabine. Il envahit la pièce de sa présence peu rassurante : c'est le pègreux-face-de-lune-blême de tantôt, celui qui a voulu transformer notre voiture en passoire. Il tient une carabine tronquée à la main. Il écume, sa face de grand brûlé rapiécé se plaque de lueurs violacées, sous l'emprise de la colère.

— Débarrasse le plancher ! me dit-il. Ses lèvres comme une paire de ciseaux bien affûtés.

J'essaie de me couvrir avec un pan de drap, il me l'arrache brutalement.

— Non mais t'es-tu r'gardée ? ! Tiens-toi loin d'l'enfant, espèce de pute ! Envoye, sacre ton camp d'ici ! Toi si t'as fait du mal à l'enfant, cette fois-là, crois-moi que j'te manquerai pas !

Puis le géant se penche vers le jeune garçon qui se tient maintenant recroquevillé au pied du petit lit. Et il lui dit avec une espèce de tendresse bourrue :

— C'est-tu elle qui t'a blessé au front ? elle t'a-tu fait du mal, petit, aie pas peur, envoye dis-le, si c'est l'cas, on va arranger ça tout de suite.

Le garçon fait un signe flou avec la tête, pouvant signifier à la fois oui et non. Il a l'air complètement désespéré, vidé de sa substance, comme un ballon désoufflé après la fête. Je ne comprends plus. Je me dis : « Il est terrorisé. » Mais pire, il fuit mon regard. Pire encore, on dirait que toute forme de vie l'a quitté.

Le géant continue à lui parler, agenouillé près du lit :

— T'es pas bien ici avec moi ? Qu'est-c'qui t'manque ? J'vais te l'donner ! Mais recommence plus jamais ça,

tu m'entends? Tu l'sais que tu t'fais du mal quand tu fais ça.»

Sa voix est ridiculement tendre et poisseuse. J'éclate :

— Mais voyons, je l'ai pas forcé, il est libre, c'est lui qui est venu vers moi!... L'enfant! L'enfant! Il a quand même pas 5 ans!! Mais dis-le toi, réponds à Monsieur, on n'était pas bien ensemble, mais dis quelque chose, laisse-toi pas faire comme ça, laisse-toi pas détruire par une brute!

Et c'est cet instant que Daniel a choisi pour apparaître dans l'embrasure de la porte ouverte. La brute s'apprêtait à tirer sur moi.

— Ta mère a disparu, dit-il. Viens vite, couvre-toi, on rentre à la maison.

Puis il s'adresse directement au père en tirant le drap vers moi, sans égard pour la carabine :

— Vous permettez?

Il m'entoure du drap. Le géant n'a pas bronché.

— Viens... ta sœur t'attend, me dit-il.

Il m'entraîne déjà vers la porte. Je résiste un peu. Je cherche encore le regard du jeune garçon. Néant.

— Tu vois bien qu'il est « envoûté », me dit Daniel, en balayant brièvement la face de lune.

— Tu vois bien que c'est un enfant.

— Justement, tu l'sais que j'ai toujours aimé les enfants.

Il me sourit.

— Viens, dépêche-toi, la police veut te parler.

— La police?!

Et il m'entraîne rapidement hors de la pièce, m'empêchant de jeter un seul regard derrière moi.

Lorsque nous arrivons devant la maison, la première chose qui me frappe, mis à part les voitures de police et le silence exceptionnel qui entoure la maison, c'est la métamorphose de ma sœur Pit Bull qui se tient là DEBOUT à l'entrée, bien droite, avec un air de propriétaire, le visage et le corps épanouis, vêtue pour la première fois de sa vie, me semble-t-il, enfin... autre chose qu'une robe de nuit... Elle porte un complet léger, coupé à l'ancienne, très élégant, et carrément elle... irradie!

Et voilà qu'elle me chuchote à l'oreille, lorsque je parviens à sa hauteur :

— Bienvenue chez toi.

C'est à cet instant seulement que je comprends tout. Ma sœur a tué ma mère cette nuit. Elle a sans doute jeté son corps dans le fleuve. Et c'est moi, en ce Noël en juillet du 14 juillet 1995, lors de mon unique fugue hors de la maison, qui ai ordonné à mon enfant-revolver d'exécuter le travail à ma place.

Je lui dis : « Prions pour qu'ils ne retrouvent pas le corps. »

Elle sourit.

— La maison nous appartient désormais.

— Je te promets, Pit Bull, qu'à partir de maintenant on fêtera Noël le 25 décembre, comme tout le monde. Fini Noël en juillet. On va transformer ça, cette maison-là, hein Pit Bull ?

— Je m'appelle Marie, me dit-elle d'une voix très douce.

Et puis :

— Aimerais-tu ça qu'on adopte un enfant ?

De bonheur je lui saute au cou et la serre dans mes bras.

Ma sœur Marie et moi, on est pareilles, les mêmes désirs, de toute éternité.

À presque trente ans, devenues adultes « sur le tard », comme on dit.

*

Je peux maintenant vous confirmer la réalisation de notre rêve en cette nuit de Noël du 25 décembre de l'an 2001 : notre famille actuelle à Marie et à moi compte cinq enfants (des ex-engoûtés comme nous pour la plupart), sans oublier les trois chiens.

Daniel est resté avec nous, il s'occupe de l'entretien de notre belle maison de style victorien.

Présentement il neige dehors. Tous est si calme. Nous sommes tous réunis autour du sapin. Les enfants et nous, en

totale harmonie, joignons nos voix et entonnons avec émotions le: « Ô sainte nuit, Ô nuit de paix... »

Ils n'ont jamais retrouvé le corps.

Joyeux Noël à tous !

On est sur la terre pour réaliser nos rêves.